



VICTOIRE DE  
MONTESQUIOU

Je suis née  
un dimanche

PRÉFACE DE JEAN D'ORMESSON  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

JClattès

2-7096

L+

860815

JE SUIS NÉE  
UN DIMANCHE

96514

VICTOIRE DE MONTMORILLON

JE SUIS NÉE  
UN DIMANCHE

Preface de Jean d'Ormesson  
de l'Académie française

80 Ln 27  
96514

Clotilde

981

151

DL-12091990-24631

UN DIMANCHE  
JE SUIS NÉE

© 1990, éditions Jean-Claude Lattès.

92

VICTOIRE DE MONTESQUIOU

JE SUIS NÉE  
UN DIMANCHE

Préface de Jean d'Ormesson  
de l'Académie française

JClattès

981

50  
VICTOIRE DE MONTESQUIEU

UN DIMANCHE  
JE SUIS NÉE

Préface de Jean d'Ormesson  
de l'Académie française



À Patrick, à mes six enfants  
et

» aux quelques êtres qui  
m'aiment et que j'aime, à ceux  
qui éprouvent plutôt qu'à ceux  
qui pensent, aux rêveurs et à  
ceux qui font confiance aux  
rêves comme aux seules réali-  
tés... »

Edgar POE.

À Patrick, à mes six enfants  
et  
aux quelques frères qui  
m'aiment et que j'aime, à ceux  
qui éprouvent plaisir qu'à ceux  
qui pensent, aux rêveurs et à  
ceux qui font confiance aux  
rêves comme aux seules réali-  
tés.

Edgar Poe

*Ma chère Victoire,*

*Le petit Marcel, que ma famille ignorait puisqu'il n'était ni diplomate, ni conseiller d'État, ni inspecteur des finances et dont la tienne traitait avec condescendance l'agitation et le snobisme, parle quelque part d'une princesse de Guermantes qui passe, éternelle, de génération en génération. Les Montesquiou, qui jouent un rôle considérable dans la vie et l'œuvre de l'auteur de la Recherche, sont une de ces familles dont la permanence et l'éclat enchantaient le jeune Proust. De Montluc à Robert de Montesquiou et à ton père, en passant par d'Artagnan, par maman Quiou et par l'abbé de Montesquiou, les tiens n'ont pas cessé de jouer un rôle dans l'histoire de notre pays. Et, au même titre que la princesse de Guermantes dans le Temps retrouvé, on dirait qu'ils ne meurent que pour revivre sous d'autres espèces.*

*Autour de cette lignée de guerriers, de politiques, de poètes, les femmes ne sont pas moins remarquables que les hommes. Je ne dirai rien de toi : les lecteurs qui ne te connaissent pas encore te découvriront en lisant tes pages; ceux qui te connaissent déjà retrouveront dans tes souvenirs une de ces reines de Paris qui régnait par sa beauté, par sa simplicité, par son élan vers autre chose — qui a fini par triompher. L'âge me permet, pour ma part, de me souvenir, avec fidélité, avec une*

vraie émotion, du temps où tu étais une petite fille sous laquelle perçait déjà la jeune femme éblouissante que tu allais devenir. Tu avais de qui tenir. Ta mère était un de ces personnages de légende qui rendent plus lumineux le monde où ils évoluent. Des vieillards qui avaient, à cette époque-là, à peu près l'âge que j'ai aujourd'hui m'assuraient – mais je me refusais à les croire – que la mère de ta mère était plus belle encore que ta mère. On entraînait là dans un univers qui relevait de la fable, de la mythologie. Ta grand-mère avait trois sœurs. Les quatre sœurs Boussod étaient comme ces trois déesses entre lesquelles le berger Pâris avait longuement hésité. On racontait que quand les quatre sœurs – ou même une seule d'entre elles – entraient dans un lieu public, un bal, un restaurant, au temps de la Belle Époque, les conversations cessaient, la musique s'arrêtait, les dîneurs s'immobilisaient et laissaient tomber leur fourchette. Il y avait dans ta famille – et surtout, à mon goût, du côté des femmes de la famille – comme un halo d'enchantement. Elles étaient toutes nées un dimanche.

Ce monde était naturellement un monde de privilèges. Il y avait des châteaux, des fêtes, des hommes illustres, tout ce parfum grisant de la réussite et de la beauté. C'est un terrible handicap d'être né dans tant de passé. Tu ne t'es pas contentée de relever le défi. Tu as voulu sortir de ces feux d'artifices. Une des façons d'en sortir, c'est de les raconter au lieu de les vivre.

Tu racontes un monde évanoui qui était brillant et dur, spirituel et égoïste, plus tourné vers le passé que vers les bouleversements de l'avenir. Il y avait, dans ce monde, un goût très sûr de la beauté, de l'élégance, de la grâce. Il y avait de la légèreté, de l'indifférence, une sorte de violence dissimulée sous les manières. Ce qui le sauve, ce décor, c'est la mélancolie, la nostalgie, le bruit du râteau dans les allées du parc, les rites immémoriaux qui faisaient sa grandeur. J'ai fait sauter sur mes genoux une petite fille de cinq ou six ans, qui doit en avoir quinze ou seize aujourd'hui. Elle est aussi jolie que sa mère et elle s'appelle Nine comme sa grand-mère. Lorsque plus tard, ses petits-enfants et peut-être les enfants de ses petits-enfants tâcheront de se faire une idée de ce qu'était la survivance des traditions dans une époque déchirée entre la barbarie fasciste, l'oppression communiste et la domination de l'argent, ils se pencheront peut-être sur ces pages pour voir défiler la province française et les salons parisiens. Sur une société abolie, une duchesse de Clermont-Tonnerre, une

*comtesse de Pange, une duchesse de Sabran, un prince de Faucigny-Lucinge, beaucoup d'autres encore, ont apporté leur témoignage. Voilà que tu y joins la fraîcheur de tes souvenirs d'enfance.*

*On verra défiler au fil de ta mémoire des hommes d'État et des écrivains, des présidents de la République et des Premiers ministres, des fêtards, des jeunes gens fous, les jardins de Verrières où régnait Louise de Vilmorin et les pampas d'Argentine. Tu me permettras de me souvenir plutôt de quelques visages de femmes que j'ai admirées et aimées.*

*Ta mère d'abord. Tous ceux qui l'ont connue me comprendront. Elle était l'image d'une gaieté, d'une grâce légère qui savaient se muer en courage. Elle riait, elle pleurait, elle était plus femme qu'aucune femme et elle était la beauté même, le charme, l'élégance. Ta sœur, Véronique, si différente de toi, et pourtant, elle aussi, si liée à tout ce passé qui affleurait en vous. Ta tante, Nononne, qui était la femme du merveilleux oncle Robert de Billy, ta tante Andrée, tant de cousines et d'amies qui formaient autour de toi comme une guirlande de Julie.*

*Et puis, justement, il y avait Julie. C'était la version Montesquiou de la Françoise du Temps perdu, de la Céleste de Proust. C'était une forte femme et une sacrée cuisinière. C'était une femme de grand cœur. Elle avait de saintes tempêtes et un fichu caractère. Elle m'avait tricoté un chandail gris trop petit qui était une des choses les plus précieuses qui m'aient jamais appartenu. Au milieu de tous vos charmes et de vos grâces sans fin, elle tenait debout la maison. Je n'ai jamais su si c'était ta mère que j'aimais, ou si c'était toi – ou si ce n'était pas plutôt elle.*

*Et puis, bien sûr, il y avait toi. Un soir – tu devais avoir douze ou treize ans –, à Marsan, dont tu parles dans ces pages, égaré par les vapeurs de l'armagnac qui porte ton nom ou par je ne sais quelles passions, je me suis laissé aller à te dire qu'un jour je te couvrirais de bijoux, de fourrures et d'autres choses encore. Je ne t'ai jamais donné ni bijoux ni fourrures. C'est pour payer ma dette que je t'écris ces lignes. Il me semble en les écrivant, que ma gorge se serre un peu. Ce n'est rien. Ou presque rien. Juste un peu de passé qui me remonte au cœur.*



**J**E suis née le 16 septembre 1934, un dimanche à cinq heures de l'après-midi, dans la maison de mes parents à Neuilly. Ma mère m'a toujours dit que ce fut une journée merveilleuse. Elle me chantait l'air de *Mélysande* : « Je suis née un dimanche, un dimanche à midi, saint Michel et saint Gabriel... » Mon père me prénomma Victoire en souvenir de sa mère morte alors qu'il avait neuf ans.

Mon image est celle d'une petite fille blonde, maigre, volontiers silencieuse, très imaginative et douce, l'aînée de trois enfants.

En 1939, nous n'étions que deux, ma sœur Véronique et moi. De cette enfance, il ne reste que quelques reflets : une maison claire à Neuilly et son minuscule jardin donnant sur la lisière du bois de Boulogne. Un salon tendu de soie écrue, où je ne faisais que passer pour dire bonsoir. Une mère, très belle. Elle préparait alors ses diplômes d'infirmière. Ma plus grande récompense : lui servir de blessée imaginaire pour la technique des pansements. Je restais immobile pendant des heures, la tête serrée dans des bandes Velpeau.

Le premier sentiment de culpabilité : un mensonge ! Portant des chocolats à ma Nana alsacienne, j'en croquai un. Malgré le constat évident de mon méfait, je persistai à nier. Ma mère me punit. Pendant une semaine, je fus privée de bandages ! Je ne l'ai jamais oublié. Je me vois toujours, la tête cachée dans un petit meuble de coin, accomplissant ma vilénie, me croyant protégée de tout soupçon !

Mon plus joli souvenir, un cadeau de Mamédoux, nom que je donnais à ma grand-mère maternelle. Un petit oiseau bleu dans une cage en verre. Il chantait, battant des ailes, tournant la tête quand je remontais le mécanisme. Je le gardais toujours dans ma chambre. Après la débâcle, je l'ai retrouvé, il ne restait plus un barreau et l'oiseau avait perdu bien des plumes, mais sifflait toujours à ravir.

Puis ce fut l'hiver 1939. Le départ de Paris dont je ne garde aucun souvenir. Je me rappelle l'arrivée en pleine nuit, par une tempête de neige, à Montrozier, en Aveyron, petit village médiéval.

La 15 CV Citroën refusait de monter la côte. Véronique et moi, accrochées au manteau de fourrure noire de notre mère, nous marchions avec peine dans la neige profonde. La lueur des phares éclairait mal la route, les ombres étaient immenses. J'avais froid, les larmes se figeaient sur mon visage. Je sentais des bras tendres m'emporter, ceux de mon père, en uniforme.

Je ne le revis qu'en 1941, dans le grand escalier de Marsan, après son évasion du train l'emportant vers l'Allemagne.

Le château fort où nous étions réfugiés était une des demeures de Maurice Fenaille, mon arrière-grand-père maternel. Connu universellement dans le monde des arts, ce fut un grand mécène, un illustre collectionneur. Grâce à lui, la manufacture des Gobelins prit un nouvel essor. Il devint l'ami de Rodin et l'aida. Il restaura aussi le château de Montal, dans le Lot, en rachetant dans le monde entier les sculptures, les cheminées Renaissance qui en faisaient partie, et en fit don au président Poincaré, lors de l'inauguration! Il crut à l'avenir du pétrole, cette énergie nouvelle, et fit fortune.

Il ressemblait à Victor Hugo : même chevelure blanche, un regard très doux. C'est la seule impression que je garde de lui.

Dans cette demeure aux gigantesques escaliers de pierre, les plafonds semblaient atteindre le ciel. Le froid était intense. Ma sœur et moi, nous couchions dans le même lit, le feu dans la haute cheminée ne réchauffant pas la pièce. Terrorisées, bloties l'une contre l'autre, nous écoutions le vent siffler sous les petites fenêtres mal jointes du donjon.

A Noël, tous les cousins se réunissaient dans le salon, autour d'un immense sapin couvert de bougies et de cadeaux. Je me sentais isolée au milieu de tous ces enfants.

Maman était absente, partie accompagner mon père au Front. Je reçus en cadeau un chalet de bois, sorte de maison de

poupée. J'y jouais des heures, toujours seule. Ma sœur avait trois ans.

A cette époque, dans ce milieu aisé, les enfants restaient auprès de leur gouvernante, enfermés dans leur chambre ou leur salle de jeu. Ils se retrouvaient pour saluer une ou deux fois par jour les grands-parents et, parfois, pour la promenade quotidienne, mais toujours accompagnés.

Ma seule évasion possible, la lingerie située sous les combles, le domaine de Claire Bienaimé, la femme de chambre de Mamédoux. Elles avaient aussi fui Paris.

Claire parlait avec un fort accent bourguignon et me racontait, tout en raccommoquant ou durant le repassage, l'histoire d'Alise Sainte-Reine, une jeune chrétienne martyrisée lors du siège d'Alésia. Je subissais une étrange fascination. Elle me décrivait les costumes, les mouvements de scène. Elle changeait d'intonation à l'apparition de tous les personnages. Je vivais intensément chaque épisode, me serrant plus près de ses genoux quand l'émotion devenait trop dense. Peut-être est-ce ce premier contact désuet avec le théâtre qui m'en donna plus tard la passion?

Un soir, Claire nous invita tous dans la lingerie à venir saluer une naine, apparue très mystérieusement. On nous fit asseoir par terre les uns après les autres, dans la pièce faiblement éclairée. Minuscule, elle nous attendait, debout sur la grande table. Remuant sans cesse ses petits pieds, cette étrange personne nous désignait de sa main potelée, chacun à notre tour, dévoilant nos bêtises, nos caprices, nos gentilleses. Nous restions médusés de nous savoir découverts. Seule habituée à sa voix, je reconnus Claire immédiatement. Je devinai aussi qu'elles étaient deux! Ses mains appartenaient à Berthe, une autre femme de chambre, j'identifiai son tablier noir à fleurs mauves. Je gardai ce secret très longtemps, jusqu'au jour où, jeune femme, j'évoquai tous ces souvenirs avec Berthe, alors retraitée et retirée dans sa maison près du château.

Les domestiques faisaient partie de la famille. Nous les respections, nous les aimions bien plus que certains parents, qu'on ne voyait que rarement. Nous fûmes élevées par ces femmes sans âge, dont la vie entière se consacrait au service et au bien-être de leur maîtresse. Avec autorité et beaucoup d'affection, elles nous éduquaient comme leurs propres enfants devenus nos compagnons de jeu. Aidées d'un bon sens irréfutable, elles nous enseignaient une morale joyeuse, faite de dignité, de respect

d'autrui et de courage. Cette éducation me permit de m'adapter à toutes les situations et de comprendre plus rapidement que d'autres que les êtres humains se ressemblent tous, même s'ils sont de milieux différents.

Trop petites pour être admises à la salle à manger, nous prenions nos repas dans la bibliothèque avec Nanie, la nurse anglaise au fort accent cockney qui succéda à Nana. Ma nourrice me quitta à la déclaration de la guerre pour retourner en Alsace près de sa famille. Ce fut mon premier vrai chagrin!

Nanie, jamais contente, ronchonnait sans cesse sur ses nouvelles conditions de vie, dues à la guerre naissante. Dans son jargon anglo-français, elle exprimait son dépit de n'être plus « servie » comme dans sa place précédente qui était fort luxueuse! Elle m'ennuyait avec ses radotages. Je ne l'aimais pas beaucoup, du reste, elle préférait ma sœur et me grondait injustement. Je ressens encore les fessées données avec la brosse à cheveux... Aussi, je riaais de sa fureur durant la promenade, quand je marchais trop rapidement pour échapper à sa surveillance. En cachette je me moquais de son indignation, lorsque Calendré, le vieux maître d'hôtel, lui posait sans civilité les mets sur la table... En attendant que nous ayons fini nos assiettes, il se couchait de tout son long sur le coffre à bois, sous l'œil féroce d'un sanglier empaillé!

Notre séjour à Montrozier se termina en mars 1940; nous partîmes pour Marsan, où nous attendait maman. Mon grand-père paternel mourut quelques mois auparavant. Je l'avais peu connu. Un homme très distant, paraît-il, sans aménité ni tendresse, il supportait mal la présence des enfants. Un jour, il me chassa du jardin, furieux contre moi car j'avais osé lui dire zut. J'avais quatre ans.

Les gens, à Marsan, racontaient que « monsieur le Duc » n'allait jamais dans le village, tout le monde le craignait! Avec la guerre, tout allait changer.

Ma mère, à peine âgée de vingt-six ans, inexpérimentée, ayant mené jusqu'alors une vie facile et mondaine, allait, seule, du jour au lendemain, prendre en main l'organisation de la maison; avec l'aide du vieux régisseur, M. Ceres, elle mènerait aussi l'exploitation. Elle fut tout de suite acceptée par les domestiques de la vieille génération. Avec générosité et efficacité, elle fit face aussi au déferlement de l'exode.

Dès janvier 1940, le château de Marsan fut envahi. Réfugiés belges, polonais, roumains, officiers français se succédèrent.

Les membres de la famille proche, des amis intimes, leurs enfants, leurs femmes de chambre s'installèrent jusqu'à la fin des hostilités. Nous étions plus de trente personnes, sans compter tous ceux qui travaillaient sur la propriété. La guerre redonnait à cette grande maison une vie communautaire aussi intense qu'à la Belle Époque, mais les heures seraient graves. Pendant cinq années, nous allions partager de durs mois de privations, leurs contretemps humoristiques, et surtout les luttes secrètes pour la défense de la liberté.

Avec inquiétude, je ne percevais que le climat angoissant de ce monde secret, interdit aux enfants. Je comprendrais très vite la gravité de la guerre, sans pouvoir en parler à quiconque.

Quand je pense à Marsan, c'est avec une infinie tendresse, un certain recueillement.

Sous mes paupières closes, le même tableau apparaît indéfiniment : un château blanc, aux toits d'ardoise, encadré par quatre tours, aussi simple qu'un dessin d'enfant ! La barbacane ouvrant sur une cour intérieure, la chapelle ponctuant l'aile orientale. Sa présence domine tout le paysage des coteaux, escortée par le petit village. Entièrement détruit par le Prince Noir, reconstruit dans son architecture actuelle au xvii<sup>e</sup> siècle, ses dimensions me semblaient écrasantes, mais je m'y sentais heureuse de vivre parmi tous ces gens allant et venant, attentifs à leurs occupations. Le château est orienté plein sud, la lumière inonde les pièces par les hautes fenêtres, même celles situées au nord. C'était une maison très gaie et vivante.

Par la porte d'honneur, aux serrures impressionnantes, on entrait dans le vaste vestibule au sol de mosaïques italiennes ; des bustes de marbre, des potiches chinoises dessinaient une perspective de galerie. La cage du grand escalier de pierre était alors envahie par le déménagement de Neuilly. Je revois encore ces lettres noires « Gros-Piron » pareilles à un juron, imprimées sur toutes les caisses entassées, la paille emmaillotant les bras et les pieds des fauteuils. Ma sœur et moi aimions nous cacher sous cet amoncellement ordonné, riant aux éclats de n'être pas découvertes par la pauvre Nanie !

A droite, la lingerie du nord, où les dames du village venaient repasser. Chacune prenait son fer en fonte sur une cloche octo-

gonale chauffée au bois, lissant inlassablement les draps de batiste et les nappes damassées.

Dans la lingerie du sud, Antoinette, auréolée de cheveux extraordinairement blancs, brodait et raccommodait à longueur d'année. A gauche, après une minuscule entrée, domaine accordé aux chiens, la cuisine, aux murs couverts de batteries de cuivre, son importante cheminée où Marion, la doyenne, s'asseyait pour préparer les chaufferettes, et, bien entendu, le gros fourneau noir à la rambarde de cuivre, devant lequel s'affairaient Palmyre et sa fille Julie.

L'une replaçait, à l'aide d'un long tisonnier, les anneaux de fonte des différents foyers avec un bruit inimitable de ferraille, tandis que l'autre remuait la queue des sauteuses, soulevait les couvercles, pour surveiller la cuisson de mets incomparables.

En suivant la salle à manger du personnel, sa longue table recouverte d'une toile cirée à carreaux rouges et blancs, puis la souillarde : les volailles y étaient plumées, les légumes épluchés. Enfin, une réserve, petite pièce aux murs suintant d'humidité, et très peu éclairée. Mme Laborie, la fille de cuisine, y gardait les victuailles au frais. Elle les descendait au fond d'un puisard à l'aide de paniers suspendus à des cordes. Aux murs, plusieurs garde-manger grillagés finement, sous lesquels s'alignaient des pots de grès contenant les œufs conservés dans le lait de chaux, les confits d'oie, de canard, la graisse. On y faisait le beurre, denrée si précieuse à l'époque. Petits et grands, surpris dans l'oisiveté, s'y succédaient pendant des heures pour actionner la manivelle de la baratte, qui ronronnait comme une toupie.

Vers le midi, à la frontière de ce vaste domaine culinaire où s'élaboraient tout le jour et tard dans la nuit tant de repas, la grande office. Sur les quatre murs des armoires élevées faisaient corps avec le plafond. Eugène, le maître d'hôtel y rangeait toute la vaisselle, les verres à pied, les couverts d'argenterie allongés si sagement dans leur écrin doublé de daim rouge.

J'étais beaucoup plus impressionnée par les pièces réservées aux personnes de la famille que par celles faisant partie de la cuisine, où régnait une grande complicité vis-à-vis des enfants. Ainsi, nous avions rarement le droit de nous asseoir à la table de la salle à manger, sauf pour les fêtes. Nous y étions présentes, silencieuses, autour d'une petite table dans un coin. Le maréchal de Montluc, en pied, tout de noir vêtu, le cou enserré de sa fraise blanche, nous scrutait sans relâche de ses yeux perçants.

Les pièces de réception se succédaient, impressionnantes,

marquées durant neuf siècles par la présence d'une même famille, celle des Montesquiou-Fezensac. Leur passé est celui de la Gascogne, avant de prendre part à l'histoire de France.

Mon père s'est toujours référé à ces pages illustres, empreintes de droiture et de courage, pour m'apprendre, dès l'enfance, à affronter la vie. Je me souviens parfaitement de cette phrase exprimée sur un ton irréfutable, devant le maroquin du *Mal Aymeri* de Montesquiou : « Tout te sera pardonné, sauf de ne pas travailler. Portant le nom d'une des cinq grandes familles de France, tu n'useras d'aucun droit. Ton devoir est de Servir. »

Dans l'esprit d'une petite fille de onze ans, plutôt timide, ces mots furent lourds de conséquence. Sur l'instant, je restai pétrifiée, mon esprit se heurtant à une incompréhension totale. Mais, comme le font les enfants gentils, je promis innocemment que j'essaierais ! Chaque fois que je travaillais bien, mon père me pinçait l'oreille, comme le faisait Napoléon à ses grognards, disait-il. Ce geste me rendait fière. Lorsque je travaillais mal, j'étais punie selon la règle.

Il fallait prendre son temps pour traverser cette galerie au parquet si brillant, nous ne résistions pas à y faire des glissades. Eugène nous tirait aussi sur sa brosse à pied pour effacer nos traces, ce nouveau jeu nous semblait si amusant !

Le premier salon, celui des maréchaux, aux boiseries de chêne foncé, sur lesquelles s'échelonnaient les portraits de ces ancêtres qui par leurs victoires s'étaient illustrés sur les champs de bataille. À côté, le petit boudoir où les dames prenaient le thé délicatement servi sur des napperons amidonnés ; trois vitrines se découpaient par leur transparence sur la toile fleurie, j'y collais mon nez, pour mieux regarder les porcelaines. La troisième porte à deux battants s'ouvrait sur le grand salon « rouge » aux lambris blancs. Cet adjectif coloré venait de son mobilier Louis XVI recouvert de velours frappé cramoisi, très précieux à nos yeux, non par la qualité de son ébénisterie, mais par sa légende ! Il avait été sauvé par le régisseur durant la Révolution française. Cet homme, tout dévoué à la famille, l'emporta dans sa ferme pour le soustraire au vol.

Trois portes-fenêtres donnaient sur un immense perron, d'où l'on découvrait la chaîne des Pyrénées, signe de pluie trois jours après leur apparition. Enfin, deux bibliothèques, dont les très beaux livres tapissaient tous les murs. Maman avait choisi celle du fond, plus facile à chauffer, pour y passer ses heures de loi-

sir. Elle restait des soirées entières devant le feu de bois, telle Pénélope, brodant des smocks sur nos futures robes. Elle jouait de l'accordéon ou chantait en s'accompagnant de sa guitare, pour ma plus grande joie. Je devins musicienne grâce à elle.

Parfois, elle faisait des parties de jacquet avec un oncle. Le bruit feutré des jetons en ivoire et en ébène ponctuait mes lectures. J'avais découvert tous les livres d'histoire de France, illustrés par Job. Sainte Geneviève de Paris, Jeanne d'Arc, Bonaparte me retenaient des journées entières dans cet antre calfeutré!

Au premier étage, les chambres se répartissaient de chaque côté du grand escalier. A droite, au nord, deux petites pièces où nous passions l'hiver. Dès la fin de l'été, nous y déménagions. Sur les murs, un papier rayé jaune et gris, des rideaux délavés encadraient la haute fenêtre donnant sur la cour; nos deux lits, au ventre rebondi par une couette volumineuse, recouverts de piqué blanc, se séparaient par une table de nuit au dessus de marbre gris, où la lumière verte de l'abat-jour dessinait une tache mystérieuse. A l'intérieur un pot de chambre se dissimulait. Nous possédions une moitié de l'armoire chacune.

Les tiroirs devaient être bien rangés, tous les mois, Nanie y veillait, renversant leur contenu pour nous enseigner l'ordre. Dans la cheminée, un poêle bleu et son panier à bois. Un guéridon, deux chaises, la table de toilette délimitaient notre domaine. Le cruchon, la cuvette en porcelaine bleue, le broc en émail blanc étaient toujours remplis d'eau. Je cherchais à la cuisine l'eau chaude dans la bouilloire en cuivre, je la recouvrais d'un capuchon en percale ouatinée, parfois il me servait de couvre-chef pour les déguisements.

Une petite porte menait à la chambre rouge de Nanie. Elle écoutait la radio anglaise, se sentant ainsi moins exilée; tous les après-midi l'eau chauffait sur le réchaud pour son thé, une habitude anglo-saxonne, comme l'épaisse bouillie de maïzena que nous devons avaler chaque matin pour notre petit déjeuner!

Au bout du couloir, entièrement tapissé de gravures de chevaux, un escalier en colimaçon grimpait au grenier. J'y remplissais les brocs d'eau froide au réservoir d'eau de pluie recueillie par les gouttières. Souvent un rat mort y flottait, et cela me dégoûtait beaucoup.

En face, l'appartement de nos parents. Un arbre immense couvert de feuilles, de fleurs, croulant sous les lianes et les

oiseaux colorés, escaladait les murs et les rideaux, recouvrant tout le mobilier. Cette perse transformait la chambre de ma mère en île des mers lointaines. Je me suis souvent représenté ainsi la maison de Paul et Virginie.

Tous les matins, j'assistais à sa toilette, émerveillée par sa beauté. Devant la coiffeuse, elle brossait avec abandon sa longue chevelure blonde, puis j'admirais la dextérité avec laquelle elle échafaudait son lourd chignon, comme si elle se repentait d'avoir laissé échapper un temps précieux. Son regard très bleu était tendre, enfantin, bouleversant de charme. Je revois sa moue boudeuse, lorsqu'elle soulignait ses lèvres de rouge. Après s'être habillée, elle s'agenouillait sur son prie-Dieu, au pied d'un grand crucifix en ivoire accroché à l'intérieur d'un triptyque de bois clair. Je restais silencieuse devant son recueillement.

Elle écrivait son journal sur un grand bureau d'acajou, généralement en fin d'après-midi. Le soleil couchant caressait de sa lumière dorée ses longues mains aux doigts délicats posées sur le cahier à la couverture noire cartonnée. Les rayons roses éclairaient une fois encore ses photos préférées dans leur cadre de bois : celle de mon père, les nôtres dans les bras de Mamédoux, ma grand-mère maternelle.

Venait l'heure de notre dîner. Nous irions l'embrasser plus tard. Elle nous bordait dans notre lit en nous racontant une histoire.

Blottie sous mon édredon, bien serrée dans les draps, j'écoutais avec ravissement l'histoire de Charlotte, si gourmande, puis plus tard celle de la petite sirène d'Andersen. Mes larmes roulaient sans fin sous mes cils, laissant sur ma taie d'oreiller un goût de mer. Ensevelie dans mon chagrin, je finissais par m'évanouir, aussi, dans un sommeil infini.

La chambre de mon père, attenante à celle de maman, s'agrémentait du même tissu, deux énormes armoires lui donnaient un air plus sévère. Son lit, étroit, s'insérait dans l'alcôve. Au-dessus, la prière de Kipling. Il me la fit lire souvent. Je ne le voyais que très rarement dans cette pièce, sauf pour se changer. Il travaillait toujours dans les champs, ou à son bureau dans les communs. Pendant la guerre, sa chambre devint notre salle d'études, deux tables de bois blanc, un tableau noir remplaçaient le bureau à cylindre et les fauteuils profonds en cuir. Ma mère y laissa les portraits, les décorations, le grand cordon du Saint-Esprit ayant appartenu à l'abbé de Montesquiou. Les plaques de métal scin-

tillaient dans la pénombre, je songeais, interrogative, aux batailles, à ces guerres toujours présentes. Sur les nombreux paliers menant aux chambres voisines, les bibliothèques se succédaient, imposantes derrière leur porte en verre. Dès l'âge de douze ans, mon père me donna à lire des dizaines de volumes. Balzac, Stendhal, Montherlant, Benjamin Constant sortaient de leur oubli poussiéreux, pour ma plus grande joie. Il fallait, déjà, se préparer aux examens, se cultiver.

Comme dans toutes les grandes demeures, certaines chambres, les plus belles, étaient réservées aux invités. La chambre Empire, précieuse détentrice de tous les souvenirs du roi de Rome et de sa gouvernante Maman Quiou. La chambre jaune et la chambre grise, très petites, attribuées aux célibataires. La chambre Robinson, seule à posséder un lavabo, sous tenture parsemée de roses comme les murs. La chambre bleue, tout en camaïeu, ressemblait à une volière de conte de fées, des centaines d'oiseaux se cachaient dans des bambous. Parmi toutes ces pièces décorées avec raffinement, la chambre de la marquise nous fut réservée, son papier était par trop délavé par le soleil. Nous y habitions tout les étés. Ces deux dernières chambres donnaient sur une salle carrelée de tomettes, où l'on jouait à la grenouille. Les palets de bronze y rebondissaient et roulaient en faisant un vacarme assourdissant.

De là, on prenait le couloir de la « chapelle », menant à la tribune ouverte sur l'église du village. Des centaines de gravures illustrant les scènes bibliques nous escortaient. Près de ce sanctuaire, les deux dernières chambres de la maison, de style Napoléon III, abritaient tous les souvenirs de la famille d'Orléans.

J'aimais entrer à la chapelle par ce balcon, prier en silence. Je regardais la petite lampe rouge, symbole de la présence réelle. Ayant la foi, cette lueur me rassurait.

Sous les toits, un grenier qui n'en finissait pas : là dormaient les domestiques. Maman nous interdisait de nous y aventurer. J'étais la seule à y aller pour la corvée d'eau.

Aujourd'hui encore, si mes yeux ne voyaient plus, je pourrais me diriger dans cet immense château. Mes points de repère m'escortent comme une douce musique. Odeur d'encaustique, de boiserie, parfum de fleurs séchées, rose, chèvrefeuille, cyprès, encens. Bruits permanents de portes grinçantes, de tomette décalée, latte de parquet soulevée.

Musique de l'enfance heureuse.

Je suis émue chaque fois que je retourne dans ce lieu où s'écoulèrent les années décisives de ma vie jusqu'à ma majorité. Mon cœur bat secrètement, car c'est ici que je suis devenue gasconne pour toujours, dans ce village, sur cette terre aux collines dorées.

Pendant sept ans, mon seul univers sera cette maison habitée par tant de générations, cette petite localité aux trois cents habitants, salués chacun par leur nom.

Ma salle de jeux; des prés, des champs bordés de haies, des mares, des bosquets de chênes grêles, un grand if. Mes occupations : l'école communale et son poêle, plus tard les devoirs et les leçons sous la surveillance d'une institutrice à demeure, les travaux des champs, les corvées dans les fermes, les marches sur les routes blanches.

Tel un jeune arbre, je subis les métamorphoses du jeu fantastique des éléments : les hivers venteux et glacés, l'euphorie du printemps, la chaleur sans rémission des étés de sécheresse et l'ivresse automnale. L'attente du retour immuable des saisons, la participation aux rites accompagnateurs de travaux agricoles, cette genèse de la terre modela mon âme à jamais. Depuis l'âge de sept ans, aidant les métayers et leurs femmes aux tâches saisonnières, j'ai acquis inconsciemment leur humilité, leur ténacité pleine d'espérance devant la force implacable de la nature, leur sagesse. « Que voulez-vous! c'est ainsi », phase rituelle de l'acceptation de la volonté divine.

Avec le recul du temps, je sais qu'une certaine discipline exigée pendant cette période de guerre, les restrictions me furent très bénéfiques. Rien n'était dû. Toujours veiller à ce que le poêle de ma chambre ne s'éteigne pas, chercher de l'eau chaude pour la toilette au bain-marie du fourneau, l'eau courante n'existant pas. Mais, surtout, ne pas oublier de le remplir à chaque fois, pour les autres!

Les lampes à pétrole devaient être descendues chaque matin, prêtes le soir, leur manipulation si difficile, voire inquiétante, devenait l'apanage d'Eugène, le maître d'hôtel.

Bien entendu, nous mangions sans rechigner les mets proposés au menu, écrit en lettres rondes sur une feuille de porcelaine, même si, jour après jour, les carottes succédaient aux

topinambours. Ne jamais jeter le pain, aliment sacré. Julie le fabriquait à la maison, trois fois par semaine. Les femmes ici font toujours une croix sur la miche avant de le rompre. Le gaspillage n'existait pas, la facilité, inconnue. Chaque geste gardait toute sa signification, le temps était toujours précieux.

Lorsque je gardais les vaches, assise sous le noyer, je tricotais, en même temps, pour les nouveau-nés du village. Nous allions à la corvée des doryphores, tâche répugnante, je tenais à la main un pot de confiture rempli d'eau où je les noyais; même, après la récolte, nous ramassions les pommes de terre oubliées.

La pire des missions : garder le troupeau de dindons dans les chaumes! Ces maudites bêtes, pourchassant des sauterelles, me faisaient courir des kilomètres, agrippée à la gauce ornée d'un chiffon rouge.

Je ne portais pas de chaussettes dans mes sandales à semelle de bois et rentrais à la maison les chevilles en sang. Je jouais avec mes poupées, des perles, et dessinais, surtout à la mauvaise saison. Au long des promenades nous pensions à ramasser du petit bois pour allumer le poêle chaque matin, la dualité de l'utile et du loisir accompagnait la vie quotidienne. Les domestiques m'apprenaient le pourquoi et le comment des tâches, m'aidant quand se présentait le moindre risque. Je devais tout savoir faire.

La maison s'éveillait dès l'ouverture des persiennes. Trente-quatre au rez-de-chaussée! Leur claquement sec contre les murs, le grincement de chaque crémonne m'incitaient à me dresser dans mon lit. Une demi-heure plus tôt, les cloches annonçant la première messe avaient dissipé mon sommeil. J'attendais le signal donné par Eugène, paresseusement enfouie dans la tiédeur des draps chiffonnés.

Nanie craquait une allumette. Le poêle ronflait, laissant filtrer cette odeur aigre de papier journal et de margotin brûlés, et ce joli voile de fumée bleue. Pleine de curiosité impatiente, comme aux jeux de hasard, je tirais les rideaux, ouvrais les volets, pieds nus, sans prendre le temps de mettre ma robe de chambre. Allait-il faire beau? Le temps a toujours donné une couleur définitive à ma journée. De quel côté viendrait le vent ce matin? De l'ouest? Ce serait la pluie dessinant les flaques d'eau où j'aimais sauter en galoches. Du sud? C'est toujours le terrible vent d'autan, malmenant les gens comme les branches des arbres, mais à qui l'on pardonne, car au bout de trois jours

une pluie chaude et douce apaiserait la terre bousculée par cette tourmente. Du nord ? Se faisant plus rare, il s'annonçait avec le sifflement du premier train Toulouse-Auch et la triste ritournelle de la girouette de la tour est.

Une toilette de chat au gant mouillé dans la cuvette d'eau froide, les cheveux tirés et brossés par Nanie, essayant désespérément de transformer mes baguettes de tambour en boucles, une assiette à soupe de bouillie, j'étais enfin prête à enfiler mon tablier bleu d'écolière.

Je traversais la cour du château et me rendais à l'école du village. Minuscule, sans étage, elle se divisait en deux pièces séparées par un couloir : celle des petits dirigée par Mlle Arné, l'autre pour les primaires sous la férule de Louis Lages, les menant au certificat d'études.

Sur les murs, l'alphabet et les consonnes magiques telles que... ch... ph... alignées par paires, si difficiles à retenir. Une carte de France, une reproduction d'un château fort autour duquel travaillaient les serfs, caracolaient des chevaliers en armure et oriflammes. Une dizaine de tables stigmatisées de dessins informes, d'initiales encrassées, creusées au canif, l'encrier en porcelaine blanche, tapi dans un creux bien rond où l'encre violette gardait des reflets d'or. J'entends encore, pendant la dictée, les plumes Sergent-Major grincer maladroitement sur les feuilles du cahier à gros carreaux. Je revois avec horreur les becs s'écarter, laissant une tâche indélébile. Le buvard vert la rendait plus pâle, mais la gomme y laisserait un trou.

Notre cour de récréation était la rue du village : une route blanche venant de la campagne, menant à la boulangerie au centre de l'agglomération. La façade de la mairie nous faisait front, abritant un préau sinistre pour les jours de pluie.

Les garçons jouaient à la balle au prisonnier, à chat ; les filles à la ronde, chantant, rougissantes, des comptines romantiques : « Celle que j'aime n'est pas ici, ah la voici, la voilà celle que mon cœur aimera... »

Nous ânonnions sans fin les tables d'addition, de multiplication, les verbes être et avoir, les bras sagement croisés sur nos pupitres, nos yeux ne quittant pas le regard de la maîtresse. Parfois le vol maladroit d'un hanneton suspendu à un fil nous faisait tous nous retourner vers le fond de la classe, les mains cachant maladroitement un fou rire, les paupières plissées, redoutant le coup de gaule sur la tête et les pages de lignes...

Le samedi, à tour de rôle, nous participions au jour de grand nettoyage : essuyer la poussière, faire disparaître les jalons de la semaine écoulée, bouts de craie, de buvard, miettes de pain, traces de boue et d'herbe, cocottes en papier. Mouiller le sol avec l'eau contenue dans un entonnoir que nous laissions s'échapper goutte à goutte avec notre index. Épandre la sciure de bois, ramasser le tout dans une grande pelle.

L'hiver, nous enlevions les cendres du poêle, les grands empiétaient la réserve de bois pour la semaine. L'après-midi de ce jour consacré à la propreté, nous devions aussi nettoyer et décorer l'église pour la grand-messe du lendemain. Le ménage se faisait de la même manière, mais un seau rempli d'eau, le fond percé de quatre trous, remplaçait l'entonnoir. J'aimais dessiner de grandes arabesques de pluie fine sur le dallage de terre cuite. Félicie, la servante de l'abbé Casterède, et Jeanne Daubèze arrangeaient en bouquets joyeux et naïfs les fleurs que nous avions ramassées.

Selon les saisons, nous apportions des fleurs ou des branches à notre maîtresse. Je rentrais tous les jours déjeuner. Beaucoup d'enfants restaient dans la salle de classe, se nourrissant de pâté et de pain, parfois d'un morceau de poulet ou de saucisse, d'une pomme. Ils faisaient des kilomètres à pied, matin et soir, pour se rendre à l'école et rentrer à la ferme. Souvent mon père me le rappelait lorsque j'osais me plaindre de mes engelures. La marche à pied était le moyen de locomotion naturel le plus usité. Les intempéries n'arrêtaient personne. On se couvrait la tête et les épaules d'un sac de jute et les sabots bourrés de paille remplaçaient les espadrilles.

Au château, on n'attelait la jument et la charrette que pour se rendre à Auch, éloigné d'une quinzaine de kilomètres de Marsan. La vieille 15 CV Citroën équipée au gazogène ne sortait que pour les voyages ou les déplacements urgents.

Après un an à la communale, je suivis mes études avec Mlle Quilbeuf. Institutrice dans le Nord, l'invasion allemande l'avait chassée, l'école où elle professait n'existait plus. Petite et frêle, ses yeux très bleus rassuraient, atténuant la sévérité de son visage, les cheveux blancs retenus dans un chignon bas, la sobriété propre de ses vêtements dénotaient une personne soignée. Autoritaire mais douce, elle eut cependant l'intelligence de comprendre mon désarroi d'être subitement seule sans compagnes. Intimidée les premiers jours, je me sentais désemparée de ne plus entendre cette musique collective, résonnant

aux interrogations de la maîtresse, triste de ne plus sentir cette complicité de toute la classe face à l'autorité.

Je n'allais plus en récréation, quart d'heure de liberté tant attendu où nous marchions par trois, inséparables amies, nous tenant par la taille, les oreilles bourdonnantes de secrets, le rire aux dents.

Dorénavant, je me promenais avec Véronique, accompagnées de notre demoiselle, sur les chemins de pierre blanche menant aux quatre routes, le croisement avec la route nationale, notre but familial. Les jours ensoleillés, les pierres blanches comblant les nids-de-poule, enchâssées de petits cristaux, scintillaient dans la lumière rase. Elles provoquaient des chutes redoutables à bicyclette, meurtrissant mes coudes et mes genoux, s'incrustant sous la peau.

Ces balades se révélaient de véritables chasses au trésor : premières jonquilles frileuses à l'odeur sucrée, aubépines blanches éclairant les haies encore noires, ajoncs parsemés de petits sabots si jaunes, au parfum très entêtant. Les reines-des-prés, les boutons-d'or, les marguerites trop serrées dans ma main laissaient tomber mollement leur tête, alors que j'allais les disposer dans l'eau fraîche d'un petit vase.

L'automne nous apportait des surprises inestimables. Les mûres trop noires et juteuses, tâchant de violet nos lèvres et nos doigts, les coings rebondis à la peau duveteuse. Les baies rouges des églantines, les prunelles bleues, si âcres au palais, agréables seulement après les premières gelées. Toutes ces merveilles s'entassaient en culbutant dans mon panier d'osier, rapporté triomphalement à la maison.

L'hiver, la semelle de mes galoches frappait le sol gelé, nous cassions la glace avec des bâtons. Emmitouflée, joyeuse dans mon cache-nez, j'entrevois un doux nuage blanc me précédant à chaque respiration, le froid vif me faisait songer aux *Contes* d'Andersen. Parfois, des canards sauvages se posaient sur la mare du fond.

Début mars, j'aimais m'arrêter à mi-parcours, au lavoir d'en Panassac, alimenté par le ruisseau « le Lana ». L'herbe semblait bleue, parsemée de milliers de violettes sauvages. Image magique, miraculeuse. Je croyais aux fées.

Fin septembre, après les premières pluies, de grands cercles verts se dessinaient dans l'herbe. Un matin, les mousserons tout ronds apparaissaient comme par enchantement, serrés les uns contre les autres. Nous les apportions précieusement à Julie. L'omelette du soir me semblait encore plus délicieuse.

Victoire de Montesquiou est fille de duc et descendante de d'Artagnan. Son enfance se passe dans un grand château du Sud-Ouest, entourée de jardiniers, de lingères, de maîtres d'hôtel et de gardes-chasse. Il flotte sur cette grande famille un parfum d'autrefois, fait de charme et de privilèges.

Dans les années cinquante, elle devient la plus jolie des débutantes dans les bals à Paris ; c'est une des rares jeunes filles françaises à être présentée à la Reine d'Angleterre. Tout semble sourire à Victoire qui se marie et ne se contente pas d'une vie mondaine internationale ; elle devient l'amie proche de Valéry Giscard d'Estaing, de Georges Pompidou, d'André Malraux. Mais le dicton de son enfance est toujours présent : "c'est avec ses mains que l'on monte au ciel". Elle rompt avec sa vie passée, devient journaliste et rentre dans son Gers natal. Dans la sérénité et le calme de la campagne, entourée de ses enfants et petits-enfants, elle raconte.

Dans ces souvenirs, on retrouvera une de ces reines de Paris qui régnait par sa beauté, par sa simplicité, par son élan vers autre chose qui a fini par triompher.

95,00 FF TTC.

90.09.45.1862.7



9 782709 609074

Imprimé en France - SUD-OFFSET - 94 RUNGIS

photo couverture : Henry Clarke-Vogue Paris

© Les publications Condé Nast S.A.

© ADAGP, Paris 1990

COUVERTURE

AGENCE MEDI

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

